

ESPRIT, POUVOIR ET CASTRATION

Entretiens inédits (1990-1994)

Tous les entretiens ont été effectués à l'occasion d'émissions de télévision diffusées sur les chaînes allemandes RTL et SAT 1.



Photo de couverture : Brigitte Maria Mayer

© 1997, éditions THEATRALES
4, rue Trousseau, 75011 Paris

Alexander Kluge/Heiner Müller, *Ich Schulde der Welt einen Toten*,
© 1995, Rotbuch Verlag, Hambourg, pour l'édition originale

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-017-7

TABLE DES MATIÈRES

L'ENTRETIEN DE GARATH <i>diffusé le 2 juillet 1990</i>	<i>p. 7</i>
DE L'ESPRIT, DU POUVOIR ET DE LA CASTRATION <i>diffusé le 8 mars 1993</i>	<i>p. 23</i>
LE SOC DE CHARRUE DU MAL <i>diffusé le 4 avril 1993</i>	<i>p. 31</i>
LA MORT DE SÉNÈQUE <i>diffusé le 26 avril 1993</i>	<i>p. 37</i>
LE CHAR-PERSONNAGE ET LA GUERRE DE MOUVEMENT <i>diffusé le 23 janvier 1994</i>	<i>p. 45</i>
JE DOIS UN MORT AU MONDE <i>diffusé le 15 août 1994</i>	<i>p. 51</i>
UNE POSTFACE N'EST PAS UNE PREFACE de Jean Jourdheuil	<i>p. 59</i>
Notes	<i>p. 69</i>

L'ENTRETIEN DE GARATH

diffusé le 2 juillet 1990

Garath est le nom d'un quartier périphérique moderne au sud de Düsseldorf. Ce quartier correspond à la circonscription du député au Parlement régional Jürgen Büssow. Lors de la campagne électorale de 1990, Jürgen Büssow reçut le soutien des deux ministres-présidents régionaux Johannes Rau et Oskar Lafontaine, du directeur de la télévision Helmut Thoma et des écrivains Heiner Müller et Alexander Kluge. Durant les manifestations électorales et pendant les pauses, Heiner Müller et Alexander Kluge ont pu avoir les entretiens approfondis qu'ils avaient prévu de faire depuis longtemps. La diffusion de la totalité des entretiens est d'une durée de sept heures et demie, autant que le colossal Hamlet/Hamlet-machine qu'Heiner Müller a mis en scène lors du Tournant de 1989. L'entretien de Garath eut lieu la veille de l'attentat commis par une femme lors d'un de ces meetings électoraux. Cet attentat visait Oskar Lafontaine qui fut grièvement blessé.

KLUGE.- Qu'as-tu fait avec ta main ?

MÜLLER.- J'ai essayé de remplir un briquet avec mon adresse habituelle.

KLUGE.- Tu t'es brûlé ?

MÜLLER.- Oui, il y avait tellement d'essence qui avait coulé que lorsque je l'ai allumé, ma main s'est enflammée. C'était très beau.

KLUGE.- Et qui t'a fait ce joli bandage ?

MÜLLER.- Ce pansement ? C'est le travail d'un chirurgien au nom japonais. Manifestement c'est une méthode d'Extrême-Orient. Hier encore j'avais un pansement qui recouvrait toute la main. Naturellement, c'est mieux de pouvoir bouger les doigts un par un. Mais à part ça, tout va bien.

KLUGE.- Mais tu n'écris pas de cette main-là ?

MÜLLER.- Si. Mais en fait, je peux écrire des deux mains.

KLUGE.- Dis-moi, combien d'interviews as-tu donné depuis les mois d'octobre et novembre de l'année dernière ?

MÜLLER.— C'est effrayant. Je ne sais plus, je n'ai pas compté et c'était vraiment difficile de les éviter. J'étais joignable tous les jours au théâtre. C'était un soulagement d'avoir à faire cette mise en scène précisément durant cette période.

KLUGE.— Quelle est la durée du spectacle maintenant ?

MÜLLER.— Sept heures et demie avec trois entractes, un long et deux courts.

KLUGE.— Et quels textes as-tu utilisés ?

MÜLLER.— *Hamlet* est sans conteste la pièce la plus longue de la littérature mondiale, si l'on ne considère que la taille du texte. Et je n'ai presque rien coupé. Car presque tout est important dans cette pièce aujourd'hui. Il fallait trouver quoi faire après la création du *Briseur de salaires*² en 1988. Il fallait faire quelque chose qui réunisse la troupe, car ce qu'on a appelé le Tournant³ se préparait et était dans l'air depuis longtemps. Et dès 1988, il était évident que si on n'entreprenait rien, la troupe se serait disloquée. Alors la seule pièce qui me soit venue à l'idée, c'est *Hamlet*, parce que j'avais l'impression que c'était la pièce la plus actuelle en RDA à cette époque. Je n'aurais eu absolument aucune raison de mettre en scène *Hamlet* ici en Allemagne fédérale, pas plus que je n'aurais su comment le faire. J'aurais trouvé ça absurde.

KLUGE.— Tu veux parler du fait que Hamlet arrive de Wittenberg ? Il vient à peine de finir ses études chez les pasteurs.

MÜLLER.— Non, c'est beaucoup plus absurde que ça. C'est une pièce sur un jeune homme qui est membre de la classe dirigeante et qui est aussi devenu un intellectuel du fait de son séjour à Wittenberg. Il s'agit d'une faille entre deux époques. Et il sombre dans cette faille. Ce qui est intéressant, c'est que le passé bien sûr lui est suspect, mais qu'en plus il lui trouve un côté contraignant, ce qui est dans la nature de la figure du père. Mais le présent ne lui convient pas non plus. C'est pour ça qu'à la fin a lieu ce massacre aveugle, et donc la fuite dans une praxis aveugle.

Chaque matin, les comédiens arrivaient aux répétitions en ayant lu tous les journaux et écouté toutes les nouvelles. C'était souvent extrêmement difficile de se concentrer sur le travail.

KLUGE.— Est-ce que parallèlement les comédiens avaient une activité politique ?

MÜLLER.— Oui, en fait la manifestation du 4 novembre⁴ à Berlin a été organisée sur la proposition des comédiens du Deutsches Theater. Les comédiens avaient déjà vécu une expérience importante en 1988 juste après

Le Briseur de salaires. Schabowski^s avait alors fait un discours au Deutsches Theater qu'il avait terminé dans les hurlements car il ne savait plus quoi répondre. La suite des événements était prévisible. Et il était désormais pratiquement impossible d'arrêter le mouvement.

KLUGE.— Comment décrirais-tu Schabowski ? Est-ce que tu as connu le secrétaire de district de Berlin ?

MÜLLER.— Schabowski est un homme de type « romain tardif », un Caracalla de province, mais tout de même intéressant, très alerte. Je l'ai rencontré pour la première fois le 4 novembre, le jour où nous avons parlé à la tribune parmi tant d'autres personnes. Il est passé bien avant moi et a fait un discours. Il y eut d'énormes protestations contre lui, des huées – il y en eut aussi contre moi plus tard, mais pour d'autres raisons – et un concert de sifflets. Il a supporté tout ça avec une très grande dignité. Je me souviens l'avoir rencontré juste avant dans un café sur l'Alexanderplatz. Il m'a salué. Nous ne nous étions jamais rencontrés, mais il avait à cœur de me rencontrer précisément en ce 4 novembre. Et ce jour-là il croyait encore qu'il était un homme d'avenir.

KLUGE.— Que veux-tu dire quand tu mentionnes Caracalla ? A quoi ressemble Schabowski physiquement, il est imposant ou plutôt mince ?

MÜLLER.— Il existe un type d'homme que je nommerais le type romain tardif : la partie basse du visage est un peu molle, comme un peu blasée et un peu livide et révélant des problèmes d'estomac. Il a aussi des yeux d'apoplectique. C'est un étrange mélange de brutalité et de mollesse et peut-être même de sentimentalité.

KLUGE.— Il y a aussi de la sensibilité ?

MÜLLER.— Oui, il a aussi l'air sensible. Ce n'est pas une figure de béton.

KLUGE.— Comment un tel homme a-t-il pu arriver à cette fonction ?

MÜLLER.— C'était un des rares intellectuels du Bureau Politique. Auparavant il a été rédacteur en chef du journal *Neues Deutschland*^s et cette fonction nécessitait de fréquents voyages à l'étranger, notamment à l'Ouest. Il allait souvent en France. Sa vision du monde n'était pas aussi étroite que celle des autres qui étaient tous plutôt des artisans, de par leur mentalité et leur éducation.

KLUGE.— Si tu devais caractériser les orientations politiques de Schabowski durant les quelques semaines où il a dirigé les conférences de presse – à supposer qu'il était l'homme du changement – quelle aurait été son orientation politique ?